Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 24

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192999

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

détails suivants, qui nous paraissent intéresser bon nombre de lecteurs :

« Les vins de l'île de Madère ont été longtemps un breuvage favori en France. Au début de ce siècle, malgré les difficultés des communications, les principaux débouchés pour ce produit de notre île étaient la France, l'Angleterre, les Indes et les Etats-Unis. Cette situation favorable se maintint jusqu'en 1852, époque où une maladie, jusqu'alors inconnue, l'oïdium de Tucker, vint détruire complètement nos riches vignobles et compromettre l'avenir du pays. Une hausse formidable se manifesta immédiatement sur tous les vins restant dans l'île ; mais comme les bruits de la disparition totale du vignoble avaient pris créance dans le monde entier, les expéditions ralentirent considérablement et les imitations à bon marché prirent dans la consommation la place occupée jusqu'alors par nos vins.

A la suite de ces circonstances, la plupart des négociants de notre île voyant leurs affaires péricliter, furent obligés de liquider peu à peu. Le chef de notre maison, à cette époque, M. Carlos R. Blandy, banquier dans l'île, crut pouvoir acheter une grande partie du stock des vins de choix existant alors. A sa mort, en 1879, on estima à cinq millions de francs le reste des vins composant cette collection. Aujourd'hui, quoique bien diminuée, il nous reste encore une série fort remarquable de cette origine.

Mais les pronostics funèbres portés par l'ensemble des négociants de l'île et colportés partout sur les ailes de la concurrence, ne devaient pas se réaliser. Dès 1858, une partie des vignobles replantés donnait déjà des fruits, et depuis lors la production n'a cessé d'être régulière, sans atteindre toutefois le chiffre primitif. Elle est estimée aujourd'hui, suivant les années, de 6 à 9000 pipes, soit 2,500,000 litres à 3,700,000, chiffre plus que suffisant pour les besoins actuels.

Tout porte à croire que la production se relèvera encore, et de tous côtés nous constatons des augmentations sensibles de la région plantée en vignes. »

Il nous tombe sous la main un numéro de l'*Echo de la Semaine*, intéressant journal hebdomadaire, publié à Paris, sous la direction de notre compatriote, M. V. Tissot, qui contient une bien touchante histoire due à la plume de M. Aurélien Scholl. Il s'agit d'un jeune homme, M. Edmond de L... Né à la Martinique et orphelin dès son bas âge, il reçut, à sa majorité, une somme de douze cent mille francs avec laquelle il arriva à Paris.

Cette grosse fortune ne tarda pas à être notablement diminuée par le jeu et de folles dépenses, ainsi qu'on va le voir par le récit émouvant de l'auteur que nous citons :

Edmond avait compris bien vite qu'il se ruinerait, mais il était lancé. Le moyen de diminuer son train de maison ? de démentir ses prodigalités ? de se retirer de l'arène avant que le combat fût terminé ? Il n'y fallait pas songer. Une fois pris dans l'engrenage, on tourne avec la machine jusqu'à ce qu'elle vous ait complètement broyé.

Edmond réunit les restes de sa fortune ; il plaça un pistolet chargé au fond de sa caisse et le recouvrit des billets de banque et de l'or qui lui restaient.

— Quand il n'y aura plus que le pistolet, dit-il, je saurai ce qui me reste à faire.

Un matin arriva où le pistolet se trouva seul.

Edmond prit ses dernières dispositions, employa le reste de son mobilier et quelques objets d'une certaine valeur à régler de légères dettes, et il s'apprêta à mourir.

Une idée le retint.

— Je n'ai pas pensé à mon tombeau ! s'écria-t-il.

Et il s'approcha de la fenêtre.

Il pleuvait ; les ruisseaux entraînaient vers l'égout une boue épaisse, cette boue de Paris qui fait des taches blanches sur les pantalons noirs et des taches noires sur les pantalons blancs.

— Comment n'ai-je pas songé, reprit Edmond, que j'allais être mêlé à cette fange ? Il m'eût été facile de me prémunir d'une sépulture !

La fosse commune l'effrayait. Il avait eu l'insouciance de la vie, il n'avait pas l'insouciance de la mort.

— Non ! reprit-il après avoir réfléchi un instant, il ne sera pas dit que je n'aie pu avoir au moins une tombe.

Edmond sortit, et on ne le vit plus dans le quartier qu'il avait habité.

* * *

Il se présenta chez le chef d'atelier d'un entrepreneur de constructions pour les chemins de fer. Edmond savait le dessin ; on l'avait destiné à devenir ingénieur ; la règle et le compas avaient peu de secrets pour lui ; on consentit à l'employer.

S'il n'avait pas été soutenu par une idée fixe, il n'aurait pas supporté cette existence de travail et de privations.

Habitué à jeter l'or à pleines mains, il en apprit la valeur, et, à la fin de chaque semaine, quand il avait économisé dix francs, il pensait avec un soupir de soulagement que le temps des épreuves était d'autant abrégé pour lui.

Certes, les gens qui le voyaient arriver le premier le matin et s'en aller le dernier le soir, ne se doutaient guère que cet homme travaillait pour son tombeau !

Il put enfin acheter le terrain ; et ce fut un beau jour que celui-là. Ce morceau de terre lui promettait la fin de ses souffrances ; c'était le repos, c'était le sommeil et l'oubli.

Il fallait gagner encore la main-d'œuvre des fossoyeurs et la pierre tumulaire ; Edmond se remit au travail avec acharnement.

Le patron, qui avait déjà augmenté ses appointements, se crut obligé de récompenser le zèle de son employé par une gratification.

Cet excellent homme était loin de penser qu'il pût abréger par cette récompense les jours de celui qu'il voulait encourager...

Edmond allait deux fois par semaine visiter le coin du cimetière dont il s'était rendu acquéreur ; il commanda le caveau, fit planter un saule et dessina lui-même un petit monument d'une extrême simplicité, qu'il s'engagea à payer par versements mensuels.

Au milieu de ses occupations, le temps lui avait paru très court ; le goût du travail peut seul opérer ce miracle. Edmond ne s'ennuyait plus parce que sa vie avait un but, et, comparant l'existence qu'il avait menée au temps de ses splendeurs à la vie laborieuse qu'il avait adoptée par caprice, il en était arrivé à préférer la dernière.

Enfin, le tombeau était achevé ; il ne restait plus qu'un mois à payer pour qu'Edmond pût être enseveli en véritable propriétaire et sans crainte qu'on le dérangeât.

* * *

Il s'était souvent rencontré dans ses visites matinales avec une jeune fille vêtue de deuil qui venait apporter des fleurs sur un tertre modeste.

Un jour, la jeune fille lui avait offert deux pieds de pensées qu'Edmond avait plantés sur son terrain avec une égoïste satisfaction...

Edmond, ayant fixé le jour de ses funérailles, fit ses adieux à la jeune fille...

— Vous quittez ce pays ? lui demanda-t-elle, pouvez-vous vous séparer de celui que vous venez pleurer ?...

— Mais je ne pleure personne, répondit Edmond en rougissant.

— Que venez-vous donc faire ici ? reprit-elle. N'y a-t-il pas là une mère, une sœur, un frère, quelqu'un enfin qui vous a été cher ?

— Non, c'est un tombeau que je faisais bâtir pour moi...

— Pour vous ! dit l'inconnue avec étonnement. Singulière idée. J'ai souvent désiré une tombe pour ma mère qui est là... mais je vous avoue que je n'ai jamais pensé à la mienne.

— Que voulez-vous, mademoiselle, je n'ai pu supporter l'idée d'être confondu avec le premier venu.

— Rendez-moi mes pensées ! dit la jeune fille avec dédain.

— Vous me méprisez ? demanda Edmond.

— Votre dégoût de la vie, continua l'inconnue, n'est qu'égoïsme et lâcheté. Comment ! en pleine jeunesse, intelligent et robuste, vous pourriez renoncer à la lutte ? Vous avez été riche, tâchez de le redevenir, si vous y tenez !

Edmond rentra fort troublé ; et quelques jours après cette conversation, le tertre fut ouvert et c'est la mère de la jeune fille qui prit place dans le tombeau d'Edmond.

Ce fut dès lors une sépulture de famille, car Edmond était marié...

Il avait trouvé le bonheur.

* * *

Ce fut même avec dépit qu'il rencontra un jour un de ses compagnons qui s'écria :

— Mais, mon cher, qu'êtes-vous devenu ? Voilà quatre ans que je vous cherche dans tous les coins. Je vous dois cinquante mille francs de notre dernière nuit de jeu...

— J'avais désespéré de cette créance, vous sachant ruiné.

— Mais j'ai fait un héritage, je suis homme d'honneur et je tiens à m'acquitter. Dites-moi, je vous prie, à quelle adresse je puis envoyer cette somme...

Quand, le soir même, les cinquante mille francs furent remis chez lui, Edmond dit à sa femme :

— Prends cela et achète une maisonnette avec un jardin et quelques champs où puissent courir nos enfants... Je ne veux rien garder ici de cette somme, car je n'aime pas cet argent-là.

S'il fallait retirer de cette histoire une autre moralité que celle qu'elle porte elle-même, j'ajouterais : Travaillons tous à gagner notre tombeau, qu'il soit de pierre ou de gloire !

Actions de grâce d'un flâneur.

Destin, je te bénis, car je n'ai rien à faire,
Rien du tout, absolument rien.
Il n'est pas aujourd'hui sur le double hémisphère
De sort plus heureux que le mien.

Je me lève fort tard, alors que je me lève;
Sur un banc je vais me caser
Près du port, et bientôt je trouve sur la grève
Un oisif avec qui causer.

Je place mon menton au sommet de ma canne,
Puis je m'occupe à regarder
Un enfant qui s'amuse, un chien que l'on chicane,
Un bateau qui vient d'aborder.

Un papillon qui vole, un nuage qui passe,
Le bleu du lac, l'azur des cieux,
D'un vapeur qui s'enfuit la bouillonnante trace,
Tout ce qui vient frapper mes yeux.

O ma belle Genève, ô ma noble patrie !
J'admire tes quais et tes ports ;
Pourquoi donc voyager, lorsque ma flânerie
Se trouve si bien sur tes bords !

J'arpente lentement tes belles promenades,
Tes frais et verdoyants vallons,
J'entre au café, je bois du rhum, des limonades,
Puis je fais trois repas fort longs.

Je vais à Plainpalais si le temps est superbe,
Son ombrage est selon mes vœux ;
Je m'étends sur un banc ou me couche sur l'herbe,
Là je fume un cigare ou deux.

Je regarde passer les gens qui se promènent,
Plongés dans un moëlleux repos,
Et les ombres du soir lentement me ramènent,
Car je m'arrête à tout propos.

Je rentre enfin, lassé de ma longue tournée,
Puis je dors un temps infini.
Ainsi passent les jours, ainsi passe l'année;
Sois béni, destin, sois béni !

J. Petit-Senn.

On rance.

L'est bon d'étrè mènadzi et dè ne pas attatsi sè tsins avoué dâi saocesès; mâ tot parâi faut cein que faut, et clliâo que sont trâo pegnettès ne vaillont pas mé et pas pi atant què lè rupians, kâ sè font câhi dè tot lo mondo.

Lo pére Tirebatz étâi dè cllia sorta, et portant n'étâi pas dein la misère, bin lo contréro, et quand bin l'avâi prâo dè quiet, l'arâi pe vito démandâ l'ermonna què dè la bailli.

On iadzo que dévessâi lâi avâi onna mise pè lo bou dâo Dzorat, lâi étâi z'u roudâ cauquiè teimps dévant po poâi vouâiti cé bou à se n'ése et po choisi bin adrâi la misa que l'avâi einviâ dè férè; mâ quand l'a étâ pè la Corbassire et que l'a volliu châotâ lo rio, lo pourro Tirebatz s'est eincobliâ, et lo vouâiquie étâi lè quatro fai ein l'ai su on moué dè bourin, que lo pourro diablio n'a pas étâ fotu dè sè relévâ, kâ l'avâi étâ on bocon étoumi pè sa rebedoulâïe, et sè trovâvè tot mafi. Ma fâi, lo sélâo étâi mussi du grandteimps, lo né vegnâi et on ne ve binstout pe on istiére, que lo gaillâ dut passâ la né dézo onna covagne. Lo leindéman matin, l'eut tant pou d'acquouet que fut d'obedzi dè dzourè quie, kâ ne poivè pas sè teni su sé guibôlès, et pas fotu dè modâ.

Quand sè dzeins viront que l'avâi décutsi et que ne rabordâvè pas pè l'hotô, coumeinciront à s'eincousenâ. Sa fenna allâ contâ l'afférè âi vesins, qu'alliront férè onna battiâ du la Moille-Saudzon tanquiè à Riond-Bosson; mâ po rein, et revegniront bredouille et la pourra fenna sè créyâi dza que son Tirebatz étâi passâ l'arme à gautse, kâ n'iavâi pas dè risquo que l'aussè dépeinsâ oquiè po cutsi dein lo défrou et le coumeincivè dza à sè lameintâ quand, dévai lo né, on lâi ramenâ se n'homo. C'étâi dâi dzeins dè pè Riograôbon que l'aviont trovâ per hazâ ein alleint à Fraidèvela, que l'aviont recognu et que lo rameniront à sa pernetta, que lè remachâ bin adrâi ein atteindeint.

Tirebatz du resta on part dè dzo âo l'hî, et quand fut remet, sa fenna lâi fe: « Ora, n'est pas lo tot ! foudrâi prâo bailli oquiè à clliâo qu'ont étâ tot lo dzo aprés tè pè lo bou, et à clliâo que t'ont ramenâ, kâ l'ont bin affanâ.

— Etiuta, Fanchette, se lâi repond Tirebatz, que ne s'ein ne tsaillessâi pas: Clliâo que m'ont tsertsi ne m'ont pas trovâ, et clliâo que m'ont trovâ ne mè tsertsivont pas; dinsè, ne dâivo rein à nion, et se ne sont pas conteints, que l'aulont sè grattâ ! »

Excursions Lausanne-Zermatt.

L'année dernière, MM. Ruffieux et Ruchonnet, à Lausanne, eurent l'heureuse idée d'organiser, à prix excessivement réduits, une charmante excursion à Zermatt, dont tous sont revenus enchantés. On ne peut, à ce sujet, que féliciter l'agence Ruffieux, car il est évident que les conditions exceptionnellement avantageuses dans lesquelles cette superbe course peut s'effectuer, en ce qui concerne les frais de chemin de fer et d'hôtels, permettent à nombre de gens — qui n'auraient pu s'accorder ce plaisir aux prix ordinaires — de parcourir, en très peu de temps, l'une des plus belles contrées de la Suisse, l'une de celles qui offrent les spectacles à la fois les plus variés et les plus grandioses. Tous ceux qui l'ont visitée en ont gardé d'ineffaçables souvenirs.

L'expérience acquise par l'essai de l'année dernière a permis à MM. Ruffieux et Ruchonnet d'améliorer encore leur programme en accordant aux excursionnistes de nouvelles facilités, entr'autres celle de prolonger, jusqu'au *mardi soir*, le moment du retour, moyennant un billet supplémentaire à acheter à la gare de Zermatt.

Trois nouvelles excursions sont organisées. Elles sont fixées aux 18 et 25 juin et 2 juillet prochains. Tous les détails qui y sont relatifs se trouvent consignés d'une manière très claire dans un programme que chacun peut se procurer à l'*Agence Ruffieux et Ruchonnet*, à Lausanne, place St-Francois.

Comment on règle sa montre à New-York.

C'est chez les Américains qu'on peut apprendre à connaître la valeur du temps; toute l'organisation sociale a, là-bas, pour objet, en quelque sorte, l'économie des heures de l'existence.

L'exactitude y est d'abord le principe de rigueur. Aussi, depuis longtemps, les horloges et les montres, dans toutes les villes, y sont-elles réglées d'après une heure unique. A New-York, cette heure est donnée par un appareil spécial appelé « la Boule du Temps » (The Time Ball).

La « Boule du Temps » est un énorme globe de métal pouvant glisser le long d'une tige de fer de 23 pieds, placée au sommet d'une tour élevée de 287 pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle domine tout New-York et peut être vue à une distance considérable dans la campagne. La boule est montée jusqu'au sommet de la tige, et, tous les matins, à neuf heures, elle tombe le long de celle-ci; sa chute indique donc l'heure exacte.

Un peu avant cette chute, un employé se montre sur la plate-forme de la tour et agite un drapeau: il annonce ainsi à chacun qu'on doit se tenir prêt à régler sa montre ou son horloge à l'heure, à la minute, à la seconde précises.

Peut-être y a-t-il quelque exagération dans cette recherche de la précision, mais elle est bien de nature à faire ressortir toute la valeur que les Américains attribuent au temps, toute l'importance qu'une rigoureuse exactitude a chez eux au point de vue des affaires. Il est bien certain que ce n'est point un peuple qui a un tel souci du prix du temps qu'on verrait, comme chez nous, attendre pendant des heures entières au guichet d'un bureau de poste pour y faire l'achat d'un timbre. La devise des Américains est: « Le temps, c'est de l'argent ».

Les Français s'amusent de tout. M. Paul Ferrier a trouvé dans le voyage du président de la République, à Nancy, le sujet de cette pièce de vers, publiée par le *Gaulois :*